

Il ne pouvait se flatter de révéler le premier aux Romains ces formes savantes de l'art grec ; assurément tel n'était pas son but ; d'autres, Matus et Laevius, l'avaient devancé ; mais il est à croire que, comme les poètes de son groupe qui se sont appliqués à la même tâche, il s'est efforcé surtout de traiter avec plus de rigueur qu'on ne l'avait fait jusque-là quelques mètres choisis, au lieu de chercher à se distinguer par le grand nombre et la variété ; une dizaine lui a suffi : Horace en a près du double. Deux mètres l'ont particulièrement séduit : l'hendécasyllabe phalécien et le choliambe ; les pièces où on les rencontre forment les deux tiers de son œuvre lyrique. A la différence d'Horace, il pratique peu la strophe ; il n'y a chez lui que deux exemples de la strophe saphique, il n'y en a aucun de l'alcaïque ; Horace avait-il si grand tort de se considérer comme étant, à Rome, l'héritier de la lyre de Lesbos ? Mais, dans le domaine limité qu'il s'est choisi, Catulle montre supérieurement ce que l'on peut obtenir par un art scrupuleux. Pour avoir une idée de son ingéniosité et de sa patience dans l'exécution il faut lire la pièce d'un effet un peu étrange où il a chanté en vers galliambiques les malheurs d'Attis ; il est clair que dans d'autres, qui nous charment davantage, son âme ardente a lutté avec la même obstination contre les difficultés de la métrique.

Ses hexamètres dactyliques sont caractérisés surtout par la présence fréquente du spondée au cinquième pied ; ces « vers spondaïques » occupent une telle place dans son épyllion de *Thétis et Pélée* et dans ses distiques élégiaques qu'on ne peut douter qu'ils soient l'effet d'un procédé systématique ; par là au moins il se rattache à l'école des poètes nouveaux, raillés par Cicéron pour en avoir abusé ¹.

1. Cicéron, *Lettres à Atticus* 7, 2, 1.